



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

17 | 2013

Varia

---

## « Restituer » l'Antiquité à la Renaissance : entre érudition et créativité imaginative. Propos introductif

Anne-Hélène Klinger-Dollé

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4100>

DOI : 10.4000/anabases.4100

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 43-49

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Anne-Hélène Klinger-Dollé, « « Restituer » l'Antiquité à la Renaissance : entre érudition et créativité imaginative. Propos introductif », *Anabases* [En ligne], 17 | 2013, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4100> ; DOI : 10.4000/anabases.4100

---

© Anabases

## « Restituer » l'Antiquité à la Renaissance : entre érudition et créativité imaginative<sup>1</sup> Propos introductif

ANNE-HÉLÈNE KLINGER-DOLLÉ

---

L'ANTIQUITÉ N'A JAMAIS DISPARU DE LA CULTURE OCCIDENTALE. Néanmoins, l'ambition de « restituer » le monde antique dans tous ses aspects – linguistiques, littéraires, artistiques, mais aussi économiques ou sociaux – est à juste titre considérée comme distinctive de la Renaissance. On pense au tableau enthousiaste que Gargantua dresse pour son fils Pantagruel : « Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, Grecque sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant, Hebraicque, Caldaicque, Latine<sup>2</sup>. » Publié en 1532, *Pantagruel* se fait ici l'écho de l'institution toute récente des premiers Lecteurs royaux par François I<sup>er</sup>, en grec et en hébreu, non sans une certaine emphase, lorsque est proclamée du même coup l'étude de la « Caldaicque » – sans doute l'araméen. Quant aux « disciplines » ainsi remises en lumière, le programme éducatif tracé par la lettre de Gargantua invite à y voir l'ensemble de la culture antique rendue accessible par la maîtrise des langues anciennes : éloquence, arts du *quadrivium*, droit, sciences de la nature, médecine, Écritures saintes.

La culture renaissante a une conception large des *studia humanitatis*, et les exemples sont nombreux d'échanges et de passages entre les domaines, notamment littéraires et artistiques. Un Leon Battista Alberti en est un exemple éminent, qui s'illustre à la fois comme écrivain de fictions dans la veine de Lucien et de traités moraux, comme

---

1 Actes de la journée d'étude du 10 février 2012, organisée par Anne-Hélène Klinger-Dollé à l'université de Toulouse-Le Mirail.

2 Rabelais, *Pantragrue*, chap. VIII, éd. M. HUCHON, Paris, Gallimard, 1998, p. 243.

théoricien du *De re aedificatoria* et du *De pictura*, comme architecte, ou encore comme antiquaire, chargé par le cardinal Prospero Colonna de mettre au jour les navires de Caligula immergés dans le lac Nemi, et prenant part aux débats contemporains sur la topographie de l'ancienne Rome<sup>3</sup>. Une telle concentration de curiosités et de pratiques, qui toutes engagent un intérêt pour l'Antiquité, est loin d'être unique. D'autres figures, y compris hors de l'Italie, forcent aussi l'admiration par la variété de leurs curiosités et de leurs talents, tel le poète Jean Lemaire de Belges. Écrivain reconnu des *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, il est aussi le témoin averti de fouilles réalisées dans une tombe gallo-romaine près de Bruxelles en 1507, au moment précis où la régente des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, le charge de surveiller la réalisation des tombeaux familiaux à l'abbaye de Brou ; il écrit un opuscule remarquable sur les *Anciennes pompes funérales*, initialement à l'intention de Marguerite d'Autriche endeuillée, pour l'intéresser à l'Antiquité, et peut-être pour promouvoir certaines pratiques antiques du deuil dans les funérailles princières<sup>4</sup>. L'ouverture à des connaissances et à des pratiques très diverses, en relation avec l'Antiquité, est d'ailleurs aussi le fait des grands – familles royales ou princières, nobles de la cour, ecclésiastiques, parlementaires – qui jouent un rôle décisif comme mécènes et promoteurs d'une culture nouvelle. Jeanne de Genouillac, dont Bruno Tollon évoque le rôle important pour les travaux du château d'Uzès, est aussi la dédicataire de l'édition de 1556 des *Héroïdes* d'Ovide traduites par Charles Fontaine<sup>5</sup>, qui font partie des œuvres auxquelles s'intéresse Pascale Chiron.

Sans que l'on puisse reconstituer des parallèles ou des croisements systématiques entre la « restitution » de l'Antiquité dans les lettres et la pénétration de l'antique dans les arts, les liens sont suffisamment étroits entre ces différents types de phénomènes pour que leur étude conjointe soit tentée. Tel est le dessein de ce dossier, qui réunit les contributions de spécialistes de plusieurs disciplines : histoire de l'art, histoire du livre, littérature française, néo-latin. Plusieurs articles montrent concrètement comment des attitudes nouvelles vis-à-vis des vestiges littéraires et matériels de l'Antiquité s'enrichissent mutuellement : de l'étude des sources littéraires à la numismatique (J. Guillemain, G. Vagenheim), des recherches antiquaires à la création artistique, littéraire ou philosophique (B. Tollon, J. Guillemain, G. Vagenheim, A.-H. Klinger-Dollé). D'autres

- 
- 3 Depuis Jacob Burckhardt, Alberti incarne par excellence l'homme universel de la Renaissance, même si son œuvre donne toujours lieu à des interprétations très contrastées. Voir J.K. GADOL, *Leon Battista Alberti. Homme universel de la Renaissance*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1995. Sur le travail d'Alberti dans le domaine de la topographie antique, voir Leon Battista Alberti, *Descriptio Urbis Romae*, éd. critique, trad. et commentaire par M. FURNO et M. CARPO, Genève, Droz, 2000.
  - 4 Sur l'ensemble de ce dossier, découvrez par M.M. Fontaine, voir Jean Lemaire de Belges, *Des Anciennes pompes funérales*, texte établi, introduit et annoté par M.M. FONTAINE, avec le concours d'É. BROWN, SFEM, 2001, p. III-LXXXV.
  - 5 M. MOLINS, *Charles Fontaine traducteur. Le poète et ses mécènes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011, p. 95-102, 144, 294-297.

contributions, par leur ancrage disciplinaire spécifique, se prêtent moins à une attitude comparatiste qu'à l'approfondissement d'un aspect précis de cette « restitution » : questions concrètes posées par l'idéal – plus ou moins inaccessible – d'une pratique orale du latin (M. Furno), diversité des modalités d'appropriation des *Héroïdes* d'Ovide, par le biais de la traduction, de l'imitation, mais aussi de la « conversion » (P. Chiron), recours à un vaste corpus d'anecdotes antiques, notamment plutarquiennes, dans la pensée politique française du XVI<sup>e</sup> siècle (B. Basset).

Le verbe « restituer », dans la langue française de la Renaissance, n'a pas encore le sens qu'il acquerra au XIX<sup>e</sup> siècle de « rétablir, recréer par la pensée ». Deux sens majeurs, hérités du latin *restituere*, lui sont reconnus depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, d'après le *Dictionnaire historique de la langue française* : « Rendre ce qui a été pris ou est possédé indûment », « rendre quelque chose à sa forme, à son état régulier, après une altération<sup>6</sup> ». Le *Dictionnaire François-latin* de Robert Estienne, pour sa part, propose comme équivalents au français « restaurer » les termes latins suivants : *restaurare, instaurare, reficere, restituere*, qui impliquent les idées de restauration, refondation, rénovation<sup>7</sup>. On devine les intentions polémiques véhiculées par ce discours de la « restitution » de l'Antiquité. Il contribue tout d'abord à disqualifier les générations précédentes, « sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne literature », selon les expressions topiques mises sous la plume de Gargantua. Le projet culturel de faire revivre l'Antiquité se double aussi souvent de revendications identitaires : il s'agit par exemple d'établir la légitimité d'une famille princière, d'une cité, d'un peuple, ou de prouver leur supériorité dans un contexte de rivalités et de conflits. Les connotations originelles de « restituer » en français, ou de ses équivalents dans d'autres langues, attirent donc l'attention sur la complexité des intérêts que les hommes de la Renaissance portent aux Anciens.

L'historiographie a eu tendance à insister sur la conscience historique de la Renaissance : par opposition avec le Moyen Âge, les hommes de la Renaissance sont sensibles à la distance temporelle irréversible les séparant de l'Antiquité. Au lieu d'instrumentaliser le monde antique, ils cherchent à l'aborder dans son altérité, animés par un désir de connaissance gratuite et exhaustive. Des pratiques médiévales comme le travestissement des héros antiques en costumes modernes, la christianisation des lettres païennes par le biais de la lecture allégorique et moralisante, ou encore la pratique de l'anachronisme dans les traductions des classiques cèdent la place à une reconstitution « à l'antique » soucieuse de fidélité, de critique philologique ou historique.

À parcourir les différentes études de ce dossier, le lecteur pourra apercevoir une réalité plus complexe, et d'une certaine façon plus riche. S'il est indéniable que les

6 *Dictionnaire historique de la langue française*, dir. A. REY, Paris, Le Robert, 1993, t. M-Z, p. 1987-1988.

7 Robert Estienne, *Dictionnaire François-latin (1549)*, Genève, Slatkine Reprints, 1972, p. 549.

corpus de textes anciens connus s'élargissent, que les monnaies ou les vestiges antiques sont confrontés aux sources littéraires, ou encore qu'artistes et écrivains se posent très fréquemment la question de la représentation exacte de tels ou tels *realia* antiques, bien d'autres tendances coexistent. Guillaume Budé, dans *L'Institution du Prince* (1519), n'hésite pas à réécrire, voire à inventer des anecdotes de l'histoire ancienne, en y introduisant des débats propres à la France de François I<sup>er</sup>, réécritures dictées par le rôle de conseiller qu'il entend jouer auprès du jeune roi (B. Basset). L'engouement pour les *Héroïdes* donne lieu à des transpositions chrétiennes guidées par la recherche d'un style humble, chez le poète François Habert (P. Chiron). « L'imaginaire gaulois » en vogue dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle pénètre jusque dans le dialogue philosophique de Bovelles *De anima immortalitate* ; cet imaginaire, chez Bovelles mais aussi chez les érudits, n'hésite pas à faire fond sur les sources les plus diverses, et parfois les plus douteuses (César, Pline, mais aussi l'opuscule *Héraclès* de Lucien et le Pseudo-Bérose que forge Annius de Viterbe à la fin du Quattrocento). L'érudition antiquaire n'est pas en reste : il arrive à Pirro Ligorio d'« inventer » des monnaies antiques (G. Vagenheim) ; quant à la constitution progressive de la science numismatique, elle est largement stimulée par des « erreurs » qui consistent à assimiler monnaies antiques et médailles modernes, et à lire les revers de monnaies comme des devises et énigmes, sur le modèle supposé des hiéroglyphes égyptiens (J. Guillemain). Même la « restitution » du latin s'avère à l'examen plus problématique que les humanistes ne l'ont dit ou perçu, et que l'historiographie ne l'a mis en évidence. Les *Colloques scolaires* inventés par le pédagogue Mathurin Cordier à l'intention des élèves des petites classes peuvent bien regorger d'un lexique latin parfaitement classicisant, leur langue n'en demeure pas moins artificielle en tant que telle, et en définitive étrangère à l'Antiquité (M. Furno).

À vouloir trop directement prêter aux hommes de la Renaissance les vertus d'objectivité et de scientificité auxquelles nous ont habitué les « sciences de l'Antiquité », le risque est grand de voir l'examen précis de leurs réalisations conduire à une dévalorisation. Certains auteurs néo-latins ont pu faire l'objet d'études stylistiques très critiques, pour leurs écarts avec la langue classique, quand ce n'est pas tout simplement avec les normes du thème latin universitaire ! Dans un autre domaine, on pourra reprocher aux peintres ou aux sculpteurs renaissants la « fantaisie » de leurs motifs antiquisants<sup>8</sup>. L'apparition des disciplines qui se constitueront plus tard en sciences, comme l'archéologie, l'épigraphie, la numismatique ou encore la philologie, peut aisément prêter le flanc à la critique et donner lieu à un catalogue d'insuffisances méthodologiques, d'erreurs, voire de falsifications, réelles ou supposées – l'antiquaire Pirro Ligorio s'est

---

8 J. DELUMEAU, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 2002 (1<sup>re</sup> éd. 1967), p. 106.

souvent vu soupçonné d'avoir inventé inscriptions et monuments, alors même qu'il en était parfois le seul témoin authentique<sup>9</sup>.

S'intéresser de près aux pratiques de « restitution » de l'Antiquité à la Renaissance peut être une voie pour mieux cerner à la fois ce qu'elles ont de novateur, de remarquable et de fécond, en même temps que leurs insuffisances ou leurs différences au regard de nos attentes modernes. En étudiant les critiques que Johannes Schefferus adresse au XVII<sup>e</sup> siècle à Ligorio à propos de son travail sur les véhicules des Anciens, Ginette Vagenheim s'intéresse aux raisons d'être des limites inhérentes à la démarche de Ligorio, tout en mettant en évidence son inestimable valeur comme témoin iconographique. Dans l'histoire pleine de péripéties de l'avènement de la numismatique, Jean Guillemain montre la fécondité des « erreurs » des antiquaires et des artistes. L'entreprise de Mathurin Cordier, qui vise à enseigner le latin par immersion, est d'une certaine manière un échec. Cependant Martine Furno montre comment ses manuels ont eu une postérité au XVII<sup>e</sup> siècle. En outre ces tentatives, mêmes infructueuses, sont d'un grand intérêt pour appréhender la pratique linguistique des hommes de la Renaissance : elles nous montrent l'impact du vernaculaire sur l'apprentissage d'un latin « vivant », mais aussi l'étendue de leur goût lexicologique et de leurs ambitions pédagogiques – quel professeur de Lettres classiques ne resterait rêveur devant la liste consistante de termes latins évoquant les objets de la maison ou les noms d'aliments que s'amuse à réciter les enfants mis en scène par Cordier<sup>10</sup> ?

Dans les domaines de la création artistique et littéraire, sans doute acceptons-nous davantage que l'érudition puisse alimenter librement l'invention de formes et d'œuvres inédites. Dans son analyse du programme ornemental du château de Bournazel, Bruno Tollon met en lumière la présence de motifs antiques qui supposent une connaissance extrêmement minutieuse de monuments de l'ancienne Narbonnaise. Mais ces motifs sont combinés à des ornements contemporains, ainsi qu'à des sources iconographiques librement transmises par les livres illustrés, notamment les livres d'emblèmes sur lesquels nous reviendrons.

La liberté à l'égard du legs antique peut nous amener, parfois, à mettre au jour chez les Renaissants des attitudes qui nous séduisent, parce qu'elles impliquent des valeurs ou une originalité qui rejoignent nos sensibilités. L'enquête de Bérengère Basset met en évidence que les anecdotes remarquables de l'histoire antique peuvent échapper à une utilisation trop systématiquement exemplaire et moralisante, et devenir, chez La Boétie et chez Montaigne, le ferment d'une émancipation politique ou intellectuelle. Le choix du philosophe Charles de Bovelles de mettre en scène un druide n'est pas

---

9 L. MORETTI, « Pirro Ligorio e le iscrizioni greche di Ravenna », *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica* 110/4 (1982), p. 446-457 ; G. VAGENHEIM, « Les inscriptions ligoriennes. Remarques sur la tradition manuscrite », *Italia Medioevale e Umanistica* 30 (1987), p. 199-309.

10 Mathurin Cordier, *Colloquiorum scholasticorum libri quatuor*, Genève, Henri Estienne, 1564, colloque 45 livre 1, p. 29-30, cité par M. Furno dans sa contribution.

uniquement le produit d'une relecture « nationale » des mythes gaulois, mais il tient sans doute aussi à l'attachement d'un auteur pour une figure susceptible d'incarner à ses yeux la forme de liberté qu'il revendique pour la philosophie.

Ces études laissent bien voir qu'à la Renaissance, la frontière n'est pas tranchée entre des pratiques qui seraient guidées par des objectifs de pure connaissance, gratuite et objective, et des productions à finalité esthétique, où la créativité imaginative serait permise, voire nécessaire. La traduction en est un bon exemple. Pratiquée par des traducteurs qui bien souvent sont aussi des auteurs, poètes ou prosateurs de talent, tels Joachim Du Bellay ou Charles Fontaine, elle peut vouloir tout à la fois faire apprécier l'esthétique que le traducteur décèle dans l'œuvre à traduire et être un lieu de recherches pour une poésie en langue française en pleine élaboration (P. Chiron). Dans le domaine du livre illustré, qui joue un grand rôle tant dans les recherches antiquaires que comme recueil de modèles pour les artistes, Jean Guillemain montre combien les liens sont étroits entre les livres de médailles et les premiers travaux de numismatique.

Il est en effet un aspect de la « restitution » de l'Antiquité à la Renaissance qui mérite particulièrement l'attention : la prégnance de la culture visuelle<sup>11</sup>. Alors que l'histoire de l'humanisme concentre souvent son attention sur les textes antiques, leur établissement, leur diffusion, plusieurs études ici réunies mettent l'accent sur l'importance des représentations figurées. Le dessin manuscrit joue ainsi un rôle essentiel dans l'œuvre antique de Ligorio, et fait en grande partie sa valeur, comme le montre Ginette Vagenheim. Le riche décor de Bournazel, d'après l'étude menée par Bruno Tollon, suppose une grande capacité d'observation des monuments antiques de la part des artistes, mais aussi une culture visuelle qui s'est nourrie du style diffusé par le chantier de Fontainebleau et de l'emblématique. Les médaillons, inspirés des monnaies antiques, envahissent littéralement tous les supports, comme le rappelle Jean Guillemain. Il montre comment l'étude de plus en plus précise des revers de monnaies – érudite – inspire en retour des imprimeurs en quête de symboles figuratifs pour illustrer leurs pages de titre. L'intérêt que Bovelles prête aux druides pourrait bien tenir, en partie, à leur goût supposé pour les « énigmes » et les « mystères » : langage sentencieux des sages antiques, mais aussi symboles figurés, langage visuel que l'humanisme attribue par excellence aux Égyptiens, et dont l'emblématique renaissante se veut l'héritière. Le genre de l'emblème, apparu avec les *Emblemata* d'Alciat dans les années 1530, qui associe étroitement sentence, gravure et poème épigrammatique, connaît un succès croissant aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Il est en lui-même un excellent exemple de la manière

---

11 De ce point de vue, l'étude de la Renaissance a beaucoup retiré des travaux des historiens de l'art et des idées tels A. WARBURG, E. PANOFSKY, E. WIND, F.A. YATES, A. CHASTEL pour ne citer qu'eux. La pleine expansion des études consacrées au genre illustré de l'emblème peut être constatée à la lecture du *Companion to emblem studies*, éd. P.M. DALY, New York, AMS Press, 2008.

dont les savoirs antiques se mêlent librement à des traditions littéraires et artistiques préexistantes pour donner naissance à des créations originales très largement diffusées, qui pénètrent en profondeur la culture visuelle des lecteurs. Il n'est pas étonnant de le retrouver cité à plusieurs reprises dans l'ensemble de ce dossier.

Les manières dont l'Antiquité a été perçue, travaillée, imaginée, idéalisée ou encore détournée à la Renaissance, constituent une matière trop vaste pour que le présent dossier prétende à la moindre exhaustivité. Plusieurs autres domaines auraient mérité d'être abordés, comme la culture juridique, si décisive pour le développement des recherches humanistes et antiquaires, le rôle de l'Antiquité dans la transformation des pratiques sociales, ou encore l'utilisation des mythes et symboles antiques dans la vie politique. Les études réunies se concentrent par ailleurs sur l'Italie et la France. Or c'est l'ensemble de l'Europe, y compris ses parties centrale et orientale, qui voit se développer humanisme, littérature néo-latine, arts de la Renaissance, ainsi que l'historiographie récente s'est attachée de plus en plus à le démontrer<sup>12</sup>. Puisse néanmoins ce dossier, par la diversité des études de cas abordées, et le souci de les « restituer » le plus précisément possible dans leurs contextes particuliers, donner à voir la richesse de l'appropriation renaissante du legs antique : inventive dans ses objets et ses pratiques, d'une belle curiosité, féconde enfin à en juger par les réalisations artistiques, littéraires, philosophiques ou scientifiques qu'elle a permises.

Anne-Hélène KLINGER-DOLLÉ

---

*PLH-ERASME*

*Université de Toulouse (UTM)*

*Pavillon de la Recherche*

*5, allées Antonio Machado*

*F-31058 Toulouse Cedex 9*

*dolle@univ-tlse2.fr*

---

12 P. BURKE en donne l'image exemplaire dans *La Renaissance européenne*, Paris, Le Seuil, 2000 (Oxford, Blackwell, 1998).